

méthodes précises, à une connaissance parfaite du métier pictural et par surcroît à cet art incomparable de simplifier les lignes, les masses, les couleurs, de donner ainsi à l'ensemble cet aspect intime, harmonieux et discret qui fait pour beaucoup le prix des œuvres de notre Chardin.

MEMENTO. — Dans *l'Art et les Artistes*, M. P. E. Cornillier publie de curieuses considérations sur le costume et M. Armand Dayot une excellente étude sur le charmant peintre du xviii^e siècle Liotard ; dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. Henri Clouzot passe en revue des Emaillistes de l'école de Blois et M. Dubuisson consacre à Bonington une importante monographie.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Briefe an Mutter und Schwester*, herausgegeben von Elisabeth Förster-Nietzsche, 2 vol. Leipzig, Insel-Verlag. M. 12.

Briefe an Mutter und Schwester. — Les mobiles qui poussèrent M^{me} Förster-Nietzsche à la publication de ce volume sont ici secondaires. Il importe cependant d'en dire quelques mots. Lorsqu'il y a deux ans un procès s'engagea entre la sœur du philosophe et M. C.-A. Bernoulli, auteur d'un médiocre pamphlet, où le rôle du théologien Overbeck était mis en relief au détriment de Nietzsche, plusieurs journaux allemands publièrent des extraits de lettres, copiés jadis par M. Fritz Kœgel, le premier rédacteur du Nietzsche-Archiv. Nietzsche y disait le plus grand mal de sa sœur, qu'il accusait de malveillance et d'incompréhension, à qui il faisait le reproche d'avoir fait le vide autour de lui, contribuant par tous ses moyens à lui empoisonner l'existence. Ces boutades, présentées isolément, détachées des incidents qui les avaient provoquées, ne signifiaient pas grand'chose. Les amitiés les plus sereines sont parfois obscurcies de nuages. Dans toutes les familles, même les plus unies, des froissements se produisent qui provoquent des scènes violentes. Le lendemain il n'y paraît plus. Nietzsche poussait jusqu'à l'extrême limite la piété filiale et l'affection qu'il portait à sa sœur. Quant à les faire participer à ses grands desseins, c'est une autre affaire.

M^{me} Förster-Nietzsche, en ajoutant à la correspondance de son frère que l'on disait complète en 4 volumes, un nouveau tome de 832 pages a voulu publier un plaidoyer *pro domo*. Cette préoccupation a évidemment nui à l'ensemble de l'ouvrage. Pour ne pas le grossir outre mesure, de nombreuses lettres ont été supprimées et quelques-unes datent précisément des époques les plus intéressantes. De plus, une vingtaine de documents intercalés de ci de là n'ont rien à voir avec l'ensemble de la publication. Citons au hasard : une lettre

au Conseil de l'instruction publique de Bâle pour demander la mise en disponibilité et la réponse de celui-ci ; le brouillon d'une lettre à Wagner, accompagnant l'envoi de la quatrième *Considération inactuelle* ; des lettres à Rée, à M^{lle} Salomé, à M^{lle} de Meysenbug, à Overbeck, etc. Des indications de passages supprimés, des initiales remplaçant des noms propres faciles à deviner, tout cela donne à cette correspondance un je ne sais quoi de... mettons, si vous voulez, de peu scientifique.

Nietzsche fut un bon fils et un excellent frère, cela ressort avec évidence des *Lettres à sa mère et à sa sœur*. Le contraire nous eût étonné, avec le caractère que nous lui connaissons. Toutes les petites puérités qui font le charme de la famille jouent dans cet ouvrage un rôle considérable. A lire les pages interminables qu'il leur consacre, les dates des anniversaires, les fêtes de Noël sembleraient avoir été la préoccupation dominante chez le philosophe. De longues semaines à l'avance il s'enquiert des moindres souhaits de ses proches et s'efforce de les satisfaire de son mieux. Les colis postaux qui vont de Nauembourg à Bâle et qui contiennent mille petits riens, par quoi sa mère et sa sœur veulent lui témoigner leur attachement, suffisent à le toucher infiniment. Des livres, des photographies, des objets mobiliers lui arrivent d'Allemagne et il s'en réjouit avec une touchante naïveté. Plus tard, quand déjà il a commencé sa vie vagabonde en Italie, il charge encore sa mère de lui acheter, à Nauembourg des brosses à dents !

Les lettres que Nietzsche, collégien, étudiant, philologue en herbe, jeune professeur, adresse à sa mère et à sa sœur, de Schul-Pforta, de Bonn, de Leipzig, de Bâle, pourraient être écrites par n'importe quel intellectuel allemand. A peine s'il y a, de temps en temps, dans ces simples effusions, plus de fantaisie, plus d'humour et un meilleur style que dans des documents laissés par des esprits de même formation. En dehors des témoignages d'attachement familial, nous n'y trouvons rien de la pensée intime de Nietzsche. Quand il parle de ses succès, c'est pour que l'on se réjouisse de leur retentissement à l'extérieur. Sa sœur contribue au travail purement mécanique de la confection d'une table des matières pour une collection du *Rheinisches Museum* dont le professeur Ritschl a chargé l'étudiant Nietzsche, mais dès que les travaux deviennent personnels la famille n'apprend plus rien de leur élaboration.

Une phrase cependant, au milieu des banalités de la vie errante, révèle de temps en temps la pensée intime. Quand Nietzsche va s'engager à Erlangen comme infirmier volontaire, au début de la guerre de 1870, il parle de « ces maudits tigres français » et ajoute : « Il s'agit de notre culture ! » Il est vrai que dès le mois de décembre de la même année il écrit déjà : « Mes sympathies diminuent peu à peu

pour l'actuelle guerre de conquête allemande. L'avenir de notre culture allemande me paraît être de plus en plus compromis. »

A vrai dire, après la désillusion de Bayreuth, après l'abandon du professorat de Bâle, le ton des lettres change sensiblement. Ce ne sont plus alors, le plus souvent, que de courts billets, de navrantes, de terribles plaintes, à cause de l'état de sa santé. « Lundi mauvais, mardi un accès, mercredi mauvais, jeudi et vendredi nouvel et violent accès sans fin, aujourd'hui cassé et fatigué » (janvier 1879). « Je ne crois plus à la guérison, vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'ébranlement du cerveau, de l'extinction des yeux » (mars). « Trois quarts de douleur, un quart d'épuisement » (même mois). « Sur 11 jours, 8 jours de crise, dont 5 au lit » (août). « Cette douleur presque continuelle dans les reins, avec rayonnement vers la hanche droite (1885). Nous cueillons au hasard. Il y a cent passages dans ce genre. Puis ce sont les indications au sujet du traitement, les différents régimes, les uns plus mauvais que les autres, tour à tour repris et abandonnés. Ailleurs ce sont les récriminations à cause de la cherté de la vie, l'inconfort des hôtels. Des livres il n'est guère parlé que pour dire leur mévente. Passons sur l'épisode Lou Salomé. Malgré l'accumulation des documents il est encore bien difficile de voir clair dans cette aventure dont l'illusionniste qu'était Nietzsche souffrit infiniment.

Pourtant, par cette correspondance, s'affirme de plus en plus le rôle considérable que Richard Wagner joua dans la vie de Nietzsche. Il ne s'en cache du reste pas dans *Ecce homo*. Sans Wagner nous n'aurions jamais eu Nietzsche. Le petit professeur allemand, encore prisonnier dans l'atmosphère des petites gens par Wagner, devint quelqu'un. Quand Nietzsche débarqua à Tribschen, sur les bords du lac de Lucerne, pendant les vacances de la Pentecôte, en 1869, il se trouva pour la première fois en présence d'une personnalité de grand style. Les relations cordiales qui s'établirent depuis lors eurent une influence décisive sur l'esprit du jeune professeur. Pendant trois ans, Nietzsche fut l'hôte de Wagner. Il passait chaque jour de congé à Tribschen, il y venait les dimanches, et y restait le plus longtemps possible, jusqu'au moment où ses cours le rappelaient à Bâle. On lui avait même installé une chambre, sa chambre, la chambre du penseur, où il y avait une bibliothèque qui lui servait exclusivement. Wagner était dans les premiers mois de sa liaison avec M^{me} Cosima de Bulow, qu'il devait épouser peu de temps après. Nietzsche vit Cosima. Pour la première fois il vit une femme, jusqu'à présent il n'avait vu que des Allemandes.

Le jeune Nietzsche rendait des petits services au ménage. Il faisait des commissions. M^{me} Wagner avouait qu'elle était un peu honteuse d'abuser ainsi d'un docteur, d'un professeur, d'un philologue. Elle

ne voulait se souvenir que de sa jeunesse, de ses vingt-cinq ans ! disait-elle en manière d'excuse.

Le futur prophète de Zarathoustra était complètement sous le charme. Et il voulut faire partager son enthousiasme à tous ses amis. Si l'œuvre de Bayreuth a pu aboutir, c'est beaucoup à la juvénile ardeur de Nietzsche qu'on le doit. Naturellement M^{lle} Elisabeth Nietzsche ne tarda pas à être initiée aux mystères du nouveau culte. Elle vint à Bâle et elle accompagna son frère à Tribschen, où on lui fit le plus bienveillant accueil. Bientôt elle fut mêlée à toutes les préoccupations de l'entreprise wagnérienne. C'est certainement l'époque où le frère et la sœur vécurent dans la plus parfaite communauté d'esprit. Dans la correspondance on sent de la chaleur, un enthousiasme qui certainement trouvait de l'écho. Seule M^{me} Nietzsche mère montrait quelque réserve. Ces dangereuses nouveautés ne lui disaient rien qui vaille. Elle met la plus vive opposition au projet de M^{me} Cosima Wagner, qui, pendant la préparation de Bayreuth, veut confier sa maison et la surveillance de ses enfants à M^{lle} Nietzsche. Si elle cède, ce n'est que sur les instances de son fils.

Nietzsche a assisté plein d'enthousiasme à la pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth en 1872, où eut lieu la fameuse exécution de la 9^e symphonie. La même année, les Wagner quittèrent Tribschen pour s'établir à proximité du nouveau sanctuaire. Dès lors les rencontres furent de moins en moins fréquentes et déjà Wagner s'enivrait de germanisme. En Nietzsche, le germe d'esprit d'opposition se développait lentement. On sait comment il vint à l'inauguration de Bayreuth, en 1876, malade et l'esprit inquiet. En pleines répétitions, il fuyait dans la solitude à Klungenbrunn, où il commença *Humain, trop humain*. « Il faut que je réunisse toute la présence d'esprit dont je suis capable, écrivait-il à sa sœur, le 6 août 1876, pour supporter la déception sans borne de cet été. »

Malgré l'état de délabrement physique et moral, Nietzsche parvint à s'accommoder de la vie. Qu'importaient toutes les désillusions, devant la tâche formidable qu'il voyait devant lui ! Retenons cette lettre à sa sœur qui prépare déjà le *ton* qui prédomine dans *Ecce homo*. Elle est datée de Recoaro, le 19 juin 1881 :

Hélas ! ma bonne chère sœur, tu crois qu'il s'agit d'un *livre* ! Me prends-tu, toi aussi, encore pour un littérateur ? Mon heure est venue. — Je voudrais t'épargner tant de choses, car tu ne peux pas porter mon fardeau (c'est déjà assez que la fatalité nous ait donné une parenté si proche). Je voudrais que tu puisses dire à chacun, avec une conscience pure : « Je ne connais pas les nouvelles opinions de mon frère. » (On te donnera déjà à entendre que celles-ci sont « immorales », « éhontées ».) — En attendant, bon courage, et soyons braves, chacun pour *notre* part, avec notre vieille et bonne affection !

M^{lle} Nietzsche, quelles que soient les nouvelles idées de son frère, voulut assister aux représentations de Bayreuth en 1882. « Il m'est très agréable que tu y ailles, lui écrit le philosophe... Pour ma part, je ne viendrais que si Wagner m'invitait personnellement et s'il me traitait comme le plus fêté de ses hôtes ».

Sa sœur lui rappelle les enthousiasmes d'autrefois et il répond de Gênes (3 février 1882) :

Quelques lignes seulement, ma chère sœur, pour te remercier de tes bonnes paroles au sujet de Wagner et de Bayreuth. Certainement, ce furent les plus beaux jours de ma vie, que je vécus avec lui à Tribschen et, par lui, à Bayreuth (en 1872, et non pas en 1876). Mais la force toute puissance de nos tâches nous a séparés violemment et maintenant nous ne pouvons nous rapprocher, nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre.

Je fus alors, lorsque je trouvai Wagner, indescriptiblement heureux ! J'avais depuis si longtemps cherché l'homme qui fût plus haut que moi et qui me dépassât véritablement. En Wagner j'ai cru l'avoir trouvé. C'était une erreur. Maintenant je n'ai plus même le droit de me comparer à lui — j'appartiens à un autre ordre de rang.

Au reste, j'ai dû payer cher mon enthousiasme wagnérien. Cette musique qui ébranle les nerfs ne m'a-t-elle pas détruit la santé ? Et la désillusion et la séparation de Wagner, — cela n'était-il pas mortellement dangereux ? N'ai-je pas eu besoin de près six ans pour me remettre de cette douleur ? Non, Bayreuth est pour moi impossible ! L'autre jour je n'ai fait qu'une plaisanterie. Mais toi, tu dois en tous les cas aller à Bayreuth. C'est pour moi de la plus grande importance.

Quelques semaines plus tôt, le 27 novembre 1881, Nietzsche avait entendu à Gênes, pour la première fois, *Carmen*, « d'un Français, Bizet ». — « En as-tu par hasard entendu parler ? » écrit-il à sa sœur. Mais toujours les Wagner le hantent. Le 18 février 1882, encore de Gênes, il rapporte qu'il a vu Sarah Bernhardt dans *la Dame aux Camélias*, et il ajoute : « Elle me rappelle beaucoup M^{me} Wagner, dans ses manières et dans son apparence. »

M^{lle} de Meysenbug lui reproche, cinq ans plus tard, d'avoir été injuste à l'égard de Wagner et aussi de sa sœur. Et il écrit à celle-ci : « Pourquoi donc ? Peut-être parce que je vous aimés tous deux plus que tout au monde et parce que je ne puis surmonter ma colère de ce que vous m'ayez tous deux abandonné ?... »

On fait un grief à M^{me} Foerster-Nietzsche de ne pas avoir compris son frère. Ce recueil de lettres est un témoignage vivant de son incompréhension. Mais qui donc, il y a vingt-cinq ans, aurait pu dire qu'il comprenait Nietzsche ? N'était-il pas pour ses amis les plus intimes une énigme vivante ?